

Les grandes figures combières d'autrefois – 19 – Pierre Dudan, chanteur, acteur, écrivain (1916-1984)

Pierre Dudan est né à Moscou le 1^{er} février 1916, de père vaudois et de mère russe. Il a été élevé en Suisse, naturalisé canadien mais résident guadeloupéen. Pierre Dudan était prédestiné à devenir, par son goût du paradoxe, une vedette de la chanson française.

Il figure dans notre galerie de combières d'autrefois de par son rattachement familial au village des Charbonnières. Il décrit lui-même ses origines dans son ouvrage « Trou de Mémoire » (1977), pp. 31 à 33 :

Il faut lire (ou relire) le passionnant: "Trou de Mémoire". On y découvrira aux pages 31 à 33 l'histoire du "grand-papa vaudois" qui n'est autre que Jules-Jérémie Rochat, premier du nom.

L'ambitieux grand-papa vaudois

Dernier né d'une famille nombreuse de paysans, à Grandcour, au cœur du « gros de Vaud », mon grand-père paternel, Henri Dudan, nourrissait d'autres ambitions que de devenir laboureur et dragon dans l'armée suisse. La ville l'attirait. Agé de seize ans à peine, il partit à pied pour Lausanne. Il travailla tant pour être admis à l'Ecole normale, qu'il en attrapa une méningite. Mais il fut reçu et finit par obtenir son diplôme d'instituteur, de « régent », comme on disait. Il s'était « hissé d'un échelon dans l'échelle sociale » (comme on ne devrait plus dire !). Sa vanité naturelle s'en accrût.

Mais il visait plus haut. Nommé instituteur aux Charbonnières, dans le Val de Joux (Jura vaudois), il eut l'audace de tomber amoureux de Lydie Rochat, fille du syndic (du maire). Le syndic, Jules-Jérémie Rochat fut secoué d'une colère épouvantable en apprenant que l'obscur régent de Grandcour lorgnait sa fille. Henri Dudan ne se tint pas pour battu. Il courtoisa obstinément la sage Lydie. Elle était belle, cultivée et avait parfait ses études secondaires en Allemagne, chez les Burgraves.

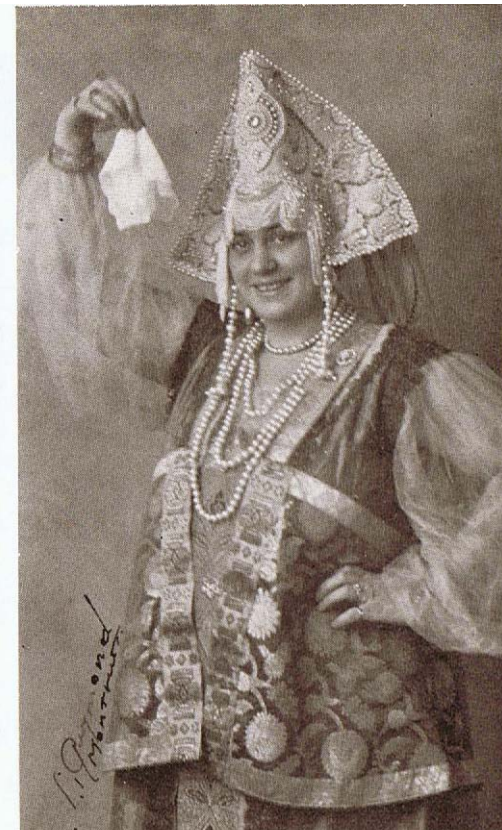
Jules-Jérémie (dont la famille était de lointaine souche malouine) était autodidacte. Il avait appris tout seul son latin et son grec et lisait ces langues mortes dans le texte. Tout en labourant son champ. Député au Grand Conseil du canton de Vaud, il se rendait à pied à Lausanne, pour y assister aux séances officielles. Cent kilomètres aller et retour !

Henri Dudan épousa Lydie Rochat sans le consentement de Jules-Jérémie. Le scandale fit trembler tout le village. Ce n'est que lorsque les deux premiers fils d'Henri, Max et Camille (mon père), âgés de quatre ans et de deux ans et demi, vinrent lui caresser le menton, que le syndic consentit à s'attendrir et à pardonner.

Mon père est né aux Charbonnières, le 18 novembre 1889. Il y a passé ses vacances d'enfant et de jeune homme. Il avait une passion pour son grand-père Rochat.



Camille Dudan, père de Pierre, en uniforme de colonel de l'armée du tsar.



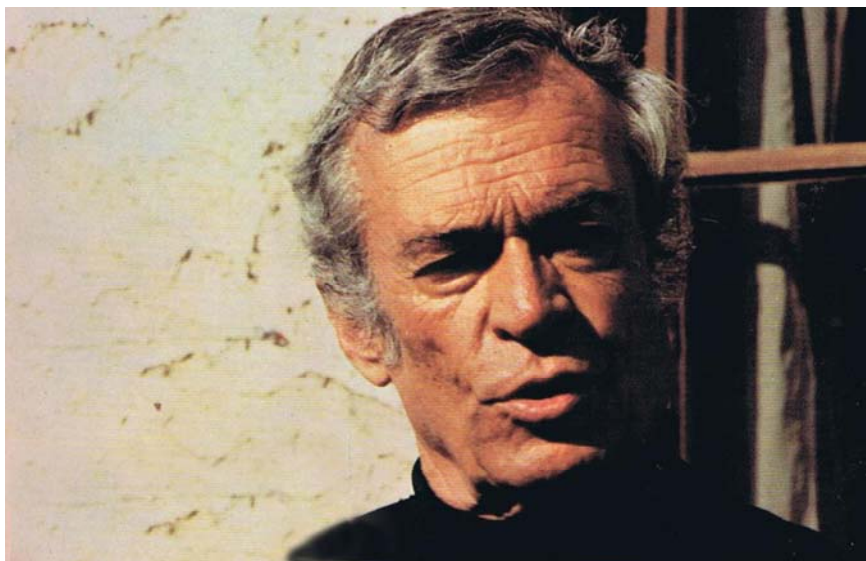
Hélène Dudan, mère de Pierre, en costume de paysanne russe.

Il lui doit son amour des humanités, de ce latin et ce grec qu'il a enseignés à plusieurs générations d'élèves. Son premier sonnet — écrit dans la forêt de hauts sapins du Risoud — mon père l'a dédié à son grand-père. Son second sonnet à son héros martyr, André Chénier.

Max et Camille étaient plus que deux frères, deux amis complices. Ensemble ils s'imprégnaient des poètes et philosophes de l'Antiquité. Ensemble, ils cultivaient leurs muscles, leur endurance. C'est toujours à pied, bien sûr, qu'ils se rendaient de Lausanne aux Charbonnières, où ils passaient leurs vacances en travaillant aux champs. Chaque jour, par tous les temps, ils traversaient à la nage le lac de Joux et le lac Brenet, glacés. Chaque matin, comme un rite sacré, ils accomplissaient leur culture physique. Les athlètes suisses en ce temps-là, étaient renommés dans le monde entier. Aussi quand Max et Camille, partis tous deux pour la Russie, passèrent leurs premières vacances à Nijny-Novgorod, sur la Volga, ils traversèrent ce fleuve géant à la nage, ce qui leur valut une célébrité méritée ! Cet été-là, dans l'admirable campagne russe — comme aimait à le rappeler mon père — des rossignols sans nombre enchantèrent des crépuscules à rendre jaloux les dieux.

C'est à Tiflis, au Caucase, que mon oncle Max dénicha la compagne de sa vie. Ce qui causa la séparation des deux frères.

De ce village de vieille origine qu'il put joindre quelques fois sans trop s'y attarder, il n'y avait plus que de lointains cousins, il garda surtout le souvenir des environs neigeux où il put y connaître un Noël si peu banal qu'il en parla par deux fois dans ses ouvrages, et notamment dans le second de ceux-ci, aventure peu banale intitulée « La peur gigantesque de Monsieur Médiocre », livre exceptionnel illustré par Dubout et paru aux Editions du Livre, Monte-Carlo, en 1947. Nous avons le plaisir de reprendre plus bas les quelques pages qu'il consacre à ce vieux et enchanteur Noël :



La peur gigantesque de Monsieur Médiocre

Dehors, la neige tombe. Elle tombe sur les sapins. Elle tombe sur la neige des sapins, sur la neige du toit, sur la neige devant le chalet, sur la neige derrière le chalet, sur la neige des montagnes, sur la neige des vallées, sur la neige des plaines, sur la neige de la terre tout entière, la terre qui accueille un nouvel hiver avec calme, avec confiance. La neige fond dans l'eau des rivières, dans l'eau des lacs. La neige neige et recommence à neiger sur de la neige encore...

Il neige dans la nuit et Eugène n'a plus peur des choses. Il sent vivre et vibrer son âme, à chaque instant renouvelée.

Il sait qu'il passera ainsi tout l'hiver.

Il sait qu'au printemps, il s'en ira à la rencontre du soleil et des fleurs.

Il sait que lorsque l'été éclatera sur la mer lumineuse, il plongera son corps hâlé dans l'iode et le sel de l'eau riche.

Il sait que bientôt, il aura mérité à son tour sa mort merveilleuse. après avoir assumé la part de souffrance de millions d'autres hommes, en plus de la sienne.

Et la nostalgie des espaces infinis le reprend. Son œil se perd dans le jeu des flammes, et son cœur, doucement, prie.

Il prie en se donnant au vouloir divin, en toute humilité, en toute simplicité.

Il ne *parle* pas sa prière. Il la *respire*.

Sa prière, c'est le rythme de son sang, le rythme de son souffle.

Dehors, la neige tombe, et doucement, Dieu lui pardonne à lui, Eugène Machin.

Dieu l'entend. Dieu l'écoute. Dieu l'admet.

Le feu chante et la neige tombe. La neige bénit la terre et la terre s'endort...

Cette nuit-là, Eugène Machin dormira d'un sommeil profond, avant-goût de la mort, de la mort qu'il espère et qu'il est en train de mériter.

Le lendemain matin, il est réveillé par le soleil qui danse sur les carreaux embués de la fenêtre.

Dans la cheminée, des braises attendent de se remarier à un feu.

Eugène saute à bas du lit, s'habille rapidement et sort.

Dehors, il reste immobile, émerveillé.

Le cirque des montagnes, le secret des vallées, tout ça étincelle au soleil. Tout ça éclate de bonheur dans le ciel bleu. Tout ça vibre de lumière.

Eugène murmure :
« Merci, mon Dieu, d'avoir permis ça une fois encore... »

Un souvenir s'empare de lui. Il pense aux arbres de Noël de son enfance.



Il pense à la joie des bougies allumées, à l'ambiance de mystère, enveloppante, qui planait sur ces Noël perdus.

Alors, il décide que, ce soir-là, il aura aussi son arbre de Noël à lui.

Il s'en va chercher dans le chalet une boîte de petites bougies rouges, quelques provisions, une bouteille d'eau-de-vie, et prend le chemin de la montagne.

Il avance d'un pas lent et régulier, brassant la neige poudreuse, dont les cristaux font danser des gouttes de soleil.

Ses pieds enfoncent dans la neige et la neige craque sourdement. Le soleil et le froid font flamber la peau de son visage. Il sent en lui une force contenue, un calme, une maîtrise.

A mesure qu'il s'élève, le paysage grandit, jusqu'à devenir un horizon infini de sommets blancs jouant au miracle avec le soleil.

L'idée d'éternité hante Eugène.

Il pense : « Aujourd'hui, c'est mon Noël, c'est mon dernier Noël de vie, mon dernier Noël sur cette Terre déserte. »

Et le Bon Dieu (qui l'entend) le regarde avec ses cristaux de neige, avec le bleu du ciel. Le Bon Dieu le comprend et lui chante son silence. Son silence peuplé de soleil.

Le Bon Dieu... non, ce n'est plus le vieillard digne, en chemise de nuit.

Ce n'est plus le grand-papa bonasse, oisif et pacifique. Ce n'est plus un Bon Dieu déguisé en fantoche humain. Non. Dieu, c'est l'immensité elle-même. C'est la grande Présence qui envahit, qui pénètre, qui décide, qui bénit.

Dieu, c'est le fait d'être, le fait de remercier, le fait d'être heureux d'avoir remercié.

Dieu, c'est la vibration multiple et totale. Dieu défie les mots, déjoue les définitions.

Une fois la nuit venue, après le jeu des couleurs violentes et dégradées, au crépuscule, Machin cherche dans la forêt pesante de neige, le sapin le plus mignon, le plus dodu, le plus attendrissant.

Il le trouve, après avoir cherché minutieusement, comparé avec calme, avec conscience, au feu scrutateur de sa lampe de poche.

Les étoiles s'allument au ciel, veilleuses de rêve, veilleuses de miracle.

Eugène les regarde religieusement, avec une douceur infinie, puis s'occupe à nouveau de son sapin.

Il plante les petites bougies dans la neige arrondie des branches, à une égale distance les unes des autres. Puis les allume avec des gestes caressants.

Aussitôt se forme le halo de lumière bénie qui isole du monde. Nid de clarté douce dans le mur de la nuit. Etoiles dans le ciel. Etoiles sur la terre. Etoiles dans le cœur.

Le vent léger joue une musique subtile dans la neige des hauts sapins.

De temps en temps, un paquet de neige se détache et tombe mollement sur de la neige encore... plus bas.

Eugène Machin, assis devant le plus bel arbre de Noël de sa vie, rêve.

Il rêve à son enfance. Il revoit sa mère.

Jamais encore, il ne l'a aimée autant. Jamais il ne l'a sentie si proche de lui. Sa mère, au cœur simple, tendre, dévouée, affairée, qui entrait dans la chambre avec un sourire si bon... Elle tenait dans les mains un gâteau savoureux, encore fumant... Les cadeaux... le camion de bois rouge qu'il recevait en criant de joie et en dansant autour de la chambre... La petite poésie qu'il récitait... sa mère qui essuyait une larme furtive... Sa mère qui lui bordait son petit lit avec tant d'amour... Son baiser qui calmait ses nerfs et lui ouvrait le monde des rêves...

Des cloches sonnent dans sa mémoire. Toutes les églises du monde sont en fête. Des chants... des chants encore... une joie pure dans l'air...

Eugène pense à sa mère encore, et dit : « Est-il possible que je l'aie si mal aimée ?... Comme elle était près du Bon Dieu... Comme je me réjouis de la retrouver, de mêler mon âme à la sienne... »

Les bougies brûlent doucement. Le halo de lumière se peuple de souvenirs.

Machin revoit sa vie fade, sans joie vraie, sans souci profond, sa vie stupide, vouée au néant. Sa vie privée de sens.

Sa Dorothee, sa brave Dorothee lui apparaît un instant comme une âme pacifique et aveugle... Il murmure : « Brave Dorothee, au cœur si mou, toi aussi, le Bon Dieu t'aime, toi aussi, toi aussi, je te retrouverai après mon long voyage tragique, mon long voyage voulu par Dieu... Peut-être aussi, que comme une ombre soumise et vague dans le sillage de ton âme, l'âme servile et pure de Louky promènera son odeur de chien... son odeur de chien qui cherche, qu'on siffle et qui obéit... »

Et il ajoute : « Oui, mon Dieu, c'est mon plus beau



Noël, les plus belles cloches chantent dans mon cœur. Ma solitude ne me pèse plus. Ma solitude, c'est un peu de ta force, que tu m'as prêtée. J'entends ta présence dans le rythme de mon sang. Je l'entends bourdonner dans mes oreilles. J'entends ta voix dans le murmure des hauts sapins, dans le silence de la neige, dans le rythme éternel du monde en marche... »

Les bougies s'éteignirent les unes après les autres.

L'obscurité mangea la dernière petite lueur dansante.

Machin frissonna légèrement, se leva, remercia encore les étoiles de leur présence familière, et reprit le chemin de son lit.

Avant de se coucher, il alluma un feu magistral, dans la cheminée, fit jouer trois disques qu'il aimait particulièrement, relut lentement trois poèmes très courts et très concentrés.

Le Bon Dieu borda son lit, comme autrefois le fit sa mère, et ses rêves, cette nuit-là, furent des rêves d'enfant.

Extrait de:
pp. 158 à 163 

Pierre Dudan allait reprendre cet épisode sous une forme plus réaliste dans son ouvrage : « Trous de mémoire ».

Ce fameux Noël passé à proximité des Charbonnières l'avait donc marqué plus qu'il n'aurait pu le croire.

Dans cette deuxième version, l'auteur nous révèle que son père Camille, de 1889, est né dans ce village. Nous pouvons aisément imaginer son épouse Lydie, fille de Jules-Jérémie Rochat, premier du nom, accoucher au collège de la localité voisin de la maison qu'habite en cet instant même le soussigné. Le bâtiment ayant deux appartements à l'étage nous ignorons duquel il s'agit, celui de bise ou celui de vent. S'il se trouva que ce fut dans celui de vent, cette accouchement put donc avoir lieu, en ligne directe, à moins de douze mètres du bureau où nous tapons ces quelques lignes !

Pierre Dudan, né en 1916, avait donc dix-sept ans lors de cet épisode situé en 1933. Restait au village de sa famille, Paul-Louis Rochat, dit Poly, cousin germain de son père, habitant cette même maison d'à côté du collège, son

épouse Edith, et Jules-Jérémie Rochat deuxième du nom, habitant la grande maison rose avec deux de ses enfants, Charles-Vinet et Berthe-Marie.

Il n'est pas certain qu'il ait passé ni chez les uns ni chez les autres, et encore moins à l'église où pouvait alors se donner la fête de Noël.

Notre père, à ce moment-là, était rentré de la laiterie, s'était préparé dans la maison familiale située à côté de la grande maison rose, pour ensuite se rendre probablement quant à lui à la fête de Noël à l'église du village.

Pierre DUDAN

ne nous en voudra très certainement pas de
reprendre dans son ouvrage :

TROUS DE MÉMOIRE

paru aux Editions France-Empire, son Noël
des Charbonnières, pp. 59 à 61.

Mon Bon Dieu, pourquoi m'avoir amputé d'elle ?
Je T'avais pourtant mis dans le coup ! Souviens-Toi de
notre Noël, il y a quelques mois à peine... J'avais orga-
nisé une cérémonie de mon crû. Aux Charbonnières,
village natal de mon père, je m'étais rendu avec mon
Moineau. La neige était abondante et poudreuse, scin-
tillante de cristaux immaculés. J'avais emporté avec
moi mon gramophone à ressort et des disques de Carroll
Gibbons ; une boîte de bougies et des allumettes. Chan-
dail, blouson, pantalons-fuseaux et bottes de ski, nous
étions harnachés pour affronter la plus émouvante nuit
d'hiver de l'année.

Nos skis nous ont hissés jusqu'à la lisière des hauts
sapins. La nuit était tombée très tôt. Nous étions abso-
lument seuls à cette heure et à cet endroit-là. Il fallait
être fou ou saoul, ou amoureux-saoul-fou pour se trou-
ver seuls à deux en pleine obscurité en un endroit aussi

sauvage. Nous étions tout cela : saouls d'aimer follement notre amour. Et nous allions prier pour lui. Nous allions fêter notre Noël à nous. A nous seuls.

Laissant aux bourgeois pantouflards le soin d'acheter au marché un sapin amputé de son pied et de ses racines, de l'emprisonner dans un appartement surchauffé, de l'asphyxier de guirlandes, nous allions nous choisir dans l'obscurité de la forêt, un sapineau dodu.

Ce sapineau-là, nous l'avons découvert avec un léger gémissement de plaisir. C'était bien lui ! Ses jeunes branches ployaient un peu sous l'épaisse couche de neige vierge.

Dans cette neige, nous avons planté 17 bougies. Nous les avons allumées. J'ai remonté le petit gramophone. Carroll Gibbons a joué pour nous seuls « Continental »...

Longtemps nous sommes restés enlacés dans l'édredon de neige, au pied du sapineau illuminé. La nuit a retenu son souffle pour ne point troubler les flammes. Dans le halo de lumière douce, nous étions un îlot d'amour qui prie. Pour que le Bon Dieu — Toi, mon si Bon Dieu — ait l'infinie bonté de bénir et de protéger notre ferveur d'aimer, de nous aimer...

O Bon Dieu des dix-sept ans perdus en ce Noël de 1933, Tu souriais de notre aveuglement dérisoire. Tu savais ce qui couvait au cœur de Touschk, ce qui devait déchirer le cœur de Trousch. Tu nous as laissé le temps de le découvrir par nous-mêmes. Nos prières malhabiles n'y ont rien changé. Quand Tu décides de bénir une union, c'est qu'elle en vaut vraiment la peine. Dans le cas contraire, Tu détournes Ton regard des bougies les plus innocentes. Elles finissent fatalement par fondre et se figer dans les cristaux de neige.

Pierre Dudan, lors de sa carrière parisienne, avait pu rencontrer les célébrités de l'époque, notamment Bruno Coquatrix, Sacha Guitry, Sophie Daumier, Annie Cordy, Henri Salvador et surtout Louis de Funès avec lequel il avait tourné le film « Dans l'eau qui fait des bulles », titre fortement inspiré et qui ne doit pas révéler le chef d'œuvre du siècle !

Pierre Dudan s'était surtout lié à Brassens qui avait dédié l'un de ses microsillons, « Ballades de tous les temps ».

La discographie de notre chanteur fut impressionnante que l'on découvrira sur de nombreux site internet. Il aurait ainsi créé non moins de 1700 chansons !

Sa carrière cinématographique est aussi très chargée, avec un rôle dans près d'une quarantaine de film, le premier de ceux-ci « Manouche », tourné en Suisse en 1942.



Avec Maria Riquelme et Louis de Funès, ses partenaires de « Dans l'eau qui fait des bulles ».



Avec Georges Brassens qui a préfacé son dernier microsillon, « Ballades de tous les temps »,

Pierre Dudan fut aussi écrivain. Sa bibliographie comporte une douzaine de titres :

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'AGE INGRAT D'UN VAGABOND	1942. Editions des Nouveaux Cahiers, la Chaux-de-Fonds, Suisse. Epuisé.
LA PEUR GIGANTESQUE DU MONSIEUR MÉDIOCRE Illustré par Dubout	1947. Editions du Livre, Monte Carlo. Epuisé.
LE SANG DES ÉTOILES	1957. Roman inédit.
MONTREAL-LES-BAINS (L'ÉTÉ DES INDIENS) En collaboration avec Jean Faucher	1964. Comédie musicale. Inédit.
MANÈGE A TROIS	1967. Comédie à 3 personnages, 3 chansons, 1 décor. Inédit.
A CŒUR ET A CRI	1968. Conte à rire et mourir debout. Inédit.
LES CENT PAS DANS MA TÊTE	1969. Livre de chevet (aphorismes, poèmes et nouvelles). Diffusion Canada : SOGIDES. Suisse : PAYOT. France : DIFRALIVRE, B.P. 14,78580, Maule.
CALEPIN CLOPANT	1970. Livre de chevet. Diffusion Canada : SOGIDES, Suisse : PAYOT. France : DIFRALIVRE.
LA TERRE A UNE TAILLE DE GUÊPE	1971. Roman. Canada : SOGIDES. Suisse : PAYOT. France : DIFRALIVRE.
ARIAME... PLACE NUE	1971. Roman. Livre double. Canada : SOGIDES. Suisse : PAYOT. France : DIFRALIVRE.
AUTODÉVERMINATION	1973. Lettre ouverte (de combat). Editions Antagnes. Canada : Messageries internationales du livre, 4550, rue Hochelaga, Montréal. Suisse : PAYOT. France : DIFRALIVRE.
BALLADES DE TOUS LES TEMPS	1976. Album 30 cm de quinze chansons nouvelles, préfacé par BRASSENS. Edition VMP, 30, rue Anatole-France 94000. Créteil.
A PARAÎTRE :	
A TIRE D'ÂME	Poèmes.
AU DÉCOCHEZ-MOI ÇA	Pamphlets.

Quant à la pensée politique de l'auteur, nous n'en dirons rien, laissant l'homme avec les convictions qui l'animaient. Les difficultés de ses parents en Russie sous le régime de la révolution n'allaient naturellement pas l'amener à traiter avec sympathie le régime communiste. Ce qui n'est que justice, quand l'on considère les millions de morts et de déportés dont cette idéologie est responsable.

C'est précisément là où les extrêmes se rejoignent !